

Réflexions du *compañero* Fidel

SEPT POIGNARDS AU COEUR DE NOTRE AMÉRIQUE LATINE

Je lis et relis des données et des articles élaborés par des personnalités intelligentes, bien connues ou peu connues, qui s'expriment dans divers médias et tirent leurs informations de sources que nul ne conteste.

Les peuples qui habitent la planète courent partout des risques économiques, environnementaux et militaires découlant de la politique des États-Unis, mais ceux qui vivent sur ce continent-ci, au sud de ce pays hégémonique, et qui en sont donc les voisins sont menacés par de bien plus graves problèmes.

La présence d'un Empire si puissant qui a disséminé sur tous les continents et sur tous les océans des bases militaires, des porte-avions et des sous-marins nucléaires, des bâtiments de guerre modernes et des avions de combat perfectionnés emportant toutes sortes d'armes, des centaines de milliers de soldats pour lesquels leur gouvernement réclament l'impunité absolue, constitue le pire des casse-tête pour n'importe quel gouvernement, qu'il soit de gauche, du centre ou de droite, qu'il soit allié des États-Unis ou non.

Le problème pour nous qui en sommes les voisins n'est pas qu'on y parle une autre langue et que ce soit une nation différente. Il y a des Étatsuniens de toutes couleurs et de toutes origines. Ce sont des gens pareils à nous et capables de n'importe quel sentiment, dans un sens ou un autre. Le drame, c'est le système qui s'y est développé et imposé à tous. Ce système n'est pas nouveau quant au recours de la force et aux méthodes de domination, car celles-ci ont prévalu tout au long de l'Histoire. Ce qu'il y a de nouveau, c'est l'époque que nous vivons. Aborder la question à partir de points de vue traditionnels est une erreur qui n'aide personne. Lire et savoir ce que pensent les défenseurs du système est bien plus éclairant, parce qu'il permet de prendre conscience de sa nature qui se fonde sur l'appel constant à l'égoïsme et aux instincts les plus primaires des gens.

Si l'on n'était pas convaincu de la valeur de la conscience et de sa capacité à primer sur les instincts, on ne pourrait même pas exprimer l'espoir d'un changement à n'importe quelle période de la très brève histoire de l'homme. Pas plus qu'on ne pourrait comprendre les terribles obstacles qui se dressent face aux différents dirigeants politiques des nations latino-américaines

2

ou ibéro-américaines du continent. Tout compte fait, les peuples qui vivaient dans cette partie de la planète voilà des dizaines de milliers d'années jusqu'à la fameuse « découverte » de l'Amérique, n'avaient rien de latins, d'ibériques ou d'européens ; leurs traits étaient bien plus ressemblants à ceux des Asiatiques d'où proviennent leurs ancêtres. Nous le constatons de nos jours sur les visages des autochtones du Mexique, d'Amérique centrale, du Venezuela, de Colombie, d'Équateur, du Brésil, du Pérou, de Bolivie, du Paraguay et du Chili, un pays où les Araucans écrivirent des pages indélébiles. Les habitants de certaines zones du Canada et de l'Alaska conservent leurs racines indigènes avec toute la pureté possible. Mais sur le principal territoire des États-Unis, une grande partie des anciens habitants furent exterminés par les conquérants blancs.

Des millions d'Africains, tout le monde le sait, ont été arrachés de leurs terres pour travailler comme esclaves sur ce continent. Leurs descendants constituent la majorité de la population dans des nations comme Haïti et une grande partie des Antilles, et de vastes secteurs dans d'autres pays. Aux États-Unis, ils se comptent par dizaines de millions et constituent en règle générale les citoyens les plus pauvres et les plus discriminés.

Au fil des siècles, les États-Unis ont réclamé des droits privilégiés sur notre continent. À l'époque de Martí, ils tentèrent d'imposer une monnaie unique basée sur l'or, un métal dont la valeur a été la plus constante au long de l'Histoire et sur lequel le commerce international se basait en règle générale. C'est à partir de Nixon que celui-ci s'est fondé sur le papier-monnaie imprimée aux États-Unis, sur le dollar, une devise qui vaut aujourd'hui vingt-sept fois moins qu'au début des années 70, ce qui est là une de leurs si nombreuses manières de dominer et d'escroquer le reste du monde. De nos jours, toutefois, d'autres devises se substituent au dollar dans le commerce international et dans les réserves en monnaies convertibles.

Si les devises de l'Empire se dévaluent d'une part, ses réserves en forces militaires augmentent de l'autre. La superpuissance, qui a monopolisé la science et la technologie les plus modernes, les a orientées dans une mesure considérable vers la mise au point d'armements. On ne parle plus seulement, désormais, de milliers de projectiles nucléaires ou du pouvoir destructeur des armes classiques ; on parle d'avions sans pilote manœuvrés par des automates. Ce n'est pas là de la fantaisie. Certains avions de ce genre sont déjà utilisés en Afghanistan et ailleurs. Selon des rapports récents, l'Empire se propose dans un avenir relativement proche, en 2020, bien avant que la banquise antarctique n'ait fondu, d'inclure parmi ses deux mille cinq cents avions de combat mille cent F-35 et F-22 de la cinquième génération dans leurs versions chasse et bombardier. Pour avoir une idée de ce potentiel, il suffit de dire que ceux dont

3

ils disposent sur la base de Soto Cano, au Honduras, pour l'entraînement des pilotes de ce pays sont des F-5 ; et que ceux qu'ils ont livrés aux forces aériennes du Venezuela, avant Chávez, au Chili et à d'autres pays sont de petites escadrilles de F-16.

Mais il y a encore pire : l'Empire projette, d'ici à trente ans, de faire piloter tous ses avions de combat, depuis les chasseurs jusqu'aux bombardiers lourds et aux avions citernes, par des robots.

Ce pouvoir militaire n'est pas une nécessité du monde : c'en est une du système économique que l'Empire impose au monde.

N'importe qui peut comprendre que si les automates peuvent se substituer aux pilotes de combat, ils peuvent aussi se substituer aux ouvriers dans de nombreuses usines. Les accords de libre-échange que l'Empire tente d'imposer aux pays de ce continent impliquent que les travailleurs devront faire concurrence à la technologie de pointe et aux robots de l'industrie yankee.

Les robots ne font pas grève, ils sont obéissants et disciplinés. Il existe maintenant des machines pour cueillir les pommes et d'autres fruits. On pourrait poser la même question aux travailleurs étasuniens : Où passeront les postes de travail ? Quel est l'avenir que le capitalisme sans frontières, à son étape de développement avancée, assignera aux citoyens ?

À la lumière de ces réalités et d'autres, les dirigeants des pays de l'UNASUR, du MERCOSUR, du Groupe de Rio et d'autres ne peuvent manquer d'analyser la très juste question que pose le Venezuela : à quoi servent les bases militaires et navales que les États-Unis veulent établir autour du Venezuela et en plein cœur de Notre Amérique ? Je me rappelle que voilà plusieurs années, quand les relations entre la Colombie et le Venezuela, deux nations sœurs par la géographie et l'histoire, s'étaient dangereusement crispées, Cuba avait promu en silence des mesures de paix importantes entre elles. Comme Cubains, nous ne stimulerons jamais la guerre entre des pays frères. L'expérience historique, la destinée manifeste proclamée et appliquée par les États-Unis et la faiblesse des accusations lancée par la Colombie contre le Venezuela : fournir des armes aux FARC, de pair avec les négociations en cours par la première en vue de céder sept points de son territoire aux forces aériennes et navales des États-Unis, contraignent forcément le Venezuela à dépenser dans des armes des moyens qu'il pourrait utiliser pour impulser l'économie, les programmes sociaux et la coopération avec d'autres pays de la région moins développés et possédant moins de ressources. Le Venezuela ne s'arme pas contre le peuple frère colombien : il s'arme contre l'Empire qui a

4

déjà tenté de liquider sa révolution et qui prétend aujourd'hui installer ses armes de pointe aux abords de sa frontière.

Ce serait une grave erreur de penser que la menace est braquée uniquement contre le Venezuela : elle vise tous les pays du Sud du continent. Aucun d'entre eux ne pourra éluder cette question et plusieurs d'entre eux se sont déjà déclarés dans ce sens.

Les générations présentes et futures jugeront leurs dirigeants à la conduite qu'ils adopteront aujourd'hui. Il ne s'agit pas seulement des États-Unis, mais des États-Unis et du système. Qu'offre-t-il ? Que cherche-t-il ?

Il offre le Traité de libre-échange des Amériques (ALCA), autrement dit la ruine anticipée de tous nos pays, le libre-transit des biens et capitaux, mais non celui des personnes. Les USA ont maintenant peur que leur société opulente et surconsommatrice ne soit inondée de Latinos pauvres, d'Indiens, de Noirs et de métis, ou de Blancs sans emploi dans leurs propres pays. Ils expulsent tous ceux qui font des fautes ou sont de trop. Ils les tuent bien souvent avant qu'ils ne puissent entrer, ou les renvoient comme des troupeaux quand ils n'en ont plus besoin. On compte douze millions d'immigrants latino-américains et caribéens illégaux aux États-Unis. Une nouvelle économie vient de voir le jour dans nos pays, surtout parmi les plus petits : les envois de fonds familiaux. Quand elle éclate, la crise frappe surtout les immigrants et leurs familles. Parents et enfants sont cruellement séparés, parfois pour toujours. Si l'immigrant a l'âge du service militaire, on lui propose de s'engager pour combattre, à des milliers de kilomètres de distance, « au nom de la liberté et de la démocratie ». Au retour, s'il ne meurt pas, on lui concède le droit de devenir citoyen des États-Unis. Comme il est maintenant bien entraîné, on lui offre la possibilité de s'enrôler non comme soldat de métier, mais bel et bien comme soldat civil des compagnies privées qui prêtent service dans les guerres de conquête impériales.

Il existe d'autres très graves périls. Les dépêches n'arrêtent pas de nous parler des émigrants mexicains et d'autres pays de la région qui meurent en tentant de franchir la frontière actuelle entre le Mexique et les États-Unis. En fait, bien plus de personnes meurent tous les ans sur ce mur-là que sur le fameux mur de Berlin en presque vingt-huit ans !

Le plus incroyable, c'est qu'on parle à peine dans le monde d'une autre guerre qui fauche des milliers de vies tous les ans : en 2009, elle a déjà tué plus de Mexicains que la guerre menée par Bush contre l'Iraq durant toute son administration n'a tué de soldats étasuniens !

5

Cette guerre-là au Mexique a éclaté parce que les États-Unis constituent le plus gros marché de drogues au monde. Et pourtant, il n'existe pas de guerre aux USA entre la police et l'armée, d'une part, les trafiquants de drogues, de l'autre : cette guerre a été exportée au Mexique et en Amérique centrale, mais surtout au Mexique, le plus proche des USA ! Les images de cadavres entassés que nous transmet la télévision et les nouvelles de personnes assassinées dans les salles d'opération mêmes où on tentait de leur sauver la vie sont horribles. Mais aucune ne provient des États-Unis...

Cette vague de violence et de sang s'étend peu ou prou dans les pays sud-américains. D'où provient l'argent sinon de cette source infinie que constitue le marché étasunien ? Parallèlement, la consommation tend à s'étendre aux autres pays de la région, causant encore plus de victimes et de dommages, directs ou indirects, que le sida, le paludisme et d'autres maladies ensemble.

L'Empire, dans ses plans de domination, alloue d'énormes sommes aux organes dont la mission est de mentir à l'opinion publique et de l'intoxiquer. Il peut compter là-dessus sur la complicité absolue de l'oligarchie, de la bourgeoisie, de la droite intellectuelle et des médias.

Ces organes sont des experts quand il s'agit de faire connaître les erreurs et les contradictions des hommes politiques.

Le sort de l'humanité ne saurait rester aux mains de robots convertis en personnes ni de personnes converties en robots.

En 2010, l'administration étasunienne dépensera 2,2 milliards de dollars, par département d'État et US/AID interposés, pour promouvoir sa politique, soit 12 p. 100 de plus que Bush à sa dernière année à la présidence, dont 450 millions seront destinés à prouver que la tyrannie imposée au monde signifie démocratie et respect des droits de l'homme.

L'Empire ne cesse de faire appel aux instincts et à l'égoïsme des êtres humains ; ils méprisent la valeur de l'éducation et de la conscience. Le peuple cubain a fait preuve de sa capacité de résistance durant cinquante ans. La résistance est l'arme à laquelle les peuples ne peuvent jamais renoncer : les Portoricains sont parvenus à stopper les manœuvres militaires à Vieques en s'installant sur les champs de tir.

La patrie de Bolívar, dont on sait le rôle historique qu'elle a joué dans les guerres d'indépendance des peuples américains, est aujourd'hui le pays qui inquiète le plus l'Empire. Les Cubains qui y prêtent service comme spécialistes

6

de la santé, éducateurs, professeurs d'éducation physique et de sport, informaticiens, techniciens agricoles et dans d'autres domaines, doivent tout donner dans l'exercice de leurs devoirs internationalistes pour prouver que les peuples peuvent résister et être les tenants des principes les plus sacrés de la société humaine. Sinon, l'Empire détruira la civilisation et jusqu'à notre espèce.

Fidel Castro Ruz

Le 5 août 2009

11 h 16